

# Psychédélicisme

existentielle les a convaincus de la nécessité de créer une clinique dédiée à la « guérison mentale ». Dans cette clinique, ils travaillent également avec d'autres drogues psychédéliques telles que l'acide lysergique (LSD), la MDMA (populairement connue sous le nom d'ecstasy) ou le 5-Meo-DMT (la molécule de l'ayahuasca). « Nous faisons de grandes avancées dans la lutte contre les tumeurs, mais la qualité de vie de ces gens était médiocre, et nous n'y accordions pas suffisamment d'attention », souligne Manish Agrawal.

Les installations de Sunstone Therapies, qu'ils ont baptisées The Bill Richards Center for Healing en hommage au psychologue Bill Richards, sont propres et modernes. Elles ressemblent d'ailleurs davantage à un spa qu'à un hôpital. La construction a coûté 1,2 million de dollars (1,1 million d'euros), financés grâce à des œuvres philanthropiques. On y trouve quatre salles de traitement et un coffre-fort où ils rangent « les médicaments ». Les patients ne paient rien pour leurs traitements (dont le coût s'élève à plusieurs milliers de dollars), également couverts par des dons. « Lorsque nous avons mené la première étude, nous avons été si touchés par l'écho reçu que nous avons décidé de nous y consacrer entièrement », se souvient Manish Agrawal.

Bill Richards, 84 ans, n'a pas uniquement donné son nom au centre : il y travaille également. Cet homme au large sourire fut le dernier médecin à administrer légalement des drogues psyché-

déliques à une personne atteinte de cancer, au Centre de recherche psychiatrique du Maryland en 1976, avant que leur usage ne soit interdit par les autorités, en dommage collatéral de la « guerre contre les drogues » déclarée au début de cette décennie par le président Richard Nixon. Dans une interview accordée depuis sa maison de Baltimore, Bill Richards se souvient « du sentiment d'impuissance » qu'il a éprouvé lorsqu'il s'est vu privé d'un outil qu'il considérait comme bénéfique pour certains patients. Et même pour beaucoup de patients : avant leur interdiction, 40.000 Américains ont pris des substances hallucinogènes dans des environnements cliniques au cours des années 1950 et 1960. Aujourd'hui, on estime qu'une centaine d'essais cliniques autorisés par la FDA seraient en cours afin de traiter une vingtaine de pathologies.

Bill Richards a commencé à travailler avec la psilocybine en 1963, lorsqu'il était étudiant en théologie en Allemagne. « Quand le gouvernement des Etats-Unis m'a proposé une bourse pour étudier le traitement de l'alcoolisme avec du LSD, j'ai décidé de rentrer. Puis, ces drogues sont arrivées dans les rues, et Nixon a désigné Timothy Leary comme "l'homme le plus dangereux d'Amérique". » C'était l'époque de l'explosion du mouvement hippy, et Timothy Leary, docteur en psychologie, avait créé au début des années 1960, avec Richard Alpert, le « Projet de psilocybine de Harvard », afin de documenter les effets de ce puissant enthéogène naturel sur le cerveau d'une poignée de volontaires. Face à des accusations de mauvaises pratiques, l'université a mis fin au projet, et les deux scientifiques, exclus du monde universitaire, ont transféré leur prosélytisme à la culture populaire. C'est à Timothy Leary, qui a fini en fugitif, que l'on doit la célèbre phrase « Turn on, tune in and drop out » (mets-toi en phase et décroche), prononcée en 1967, année de l'été de l'amour, face à quelque 25.000 hippies réunis à un festival de San Francisco.

Héros de la contre-culture ou grand méchant de la science psychédélique, l'attrait de Leary pour la révolution incarnait le cauchemar des parents, dans une société en plein bouleversement, où les autorités alimentaient la désinformation autour des ravages que ces drogues, à utiliser de manière très contrôlée, pouvaient infliger à leurs enfants. Et c'est ainsi qu'en 1970, la psilocybine, pourtant utilisée depuis des

*Je crois qu'il y a une grande part de mode dans tout cela. Quand la psilocybine sera autorisée pour un usage médical, elle paraîtra moins sexy et, je l'espère, les choses se calmeront*

Albert Garcia-Romeu  
Psychologue



siècles au Mexique lors de cérémonies, et le LSD, molécule qu'Albert Hofmann a synthétisée par accident en 1938, en Suisse, ont fini dans la catégorie des substances très dangereuses, au côté de l'héroïne. Or, à la différence de cette dernière, le risque de mourir d'une overdose après avoir consommé du LSD ou de la psilocybine est extrêmement faible, tout comme le risque d'addiction, comme le confirme l'agence américaine de lutte contre les stupéfiants (DEA). Prises dans certaines conditions peu propices ou par des personnes présentant certains antécédents psychiatriques, ces drogues peuvent néanmoins mener à des expériences traumatiques ou à des épisodes maniaques ou psychotiques.

## La pierre angulaire d'une renaissance

Presque un quart de siècle après l'interdiction de leur usage thérapeutique, Bill Richards était là pour assister à leur renaissance. Lui et le psychopharmacologue Roland Griffiths, de l'Université Johns Hopkins de Baltimore, ont obtenu en 2000 l'autorisation de reprendre un essai clinique avec la psilocybine. Les résultats ont été publiés en 2006, dans un article scientifique axé sur leur capacité à provoquer des expériences mystiques. Cette étude est considérée comme la pierre angulaire de la renaissance de la science psychédélique aux Etats-Unis, engendrant une véritable révolution culturelle qui devrait prochainement aboutir à l'autorisation de prescrire de la psilocybine à des patients souffrant de troubles mentaux, comme l'a fait l'Australie le 1<sup>er</sup> juillet 2023.

En cette période d'effervescence, le Centre de recherche sur les psychédéliques et la conscience de l'Université Johns Hopkins reste la grande réfé-

rence. Dissimulé dans un bâtiment du campus situé à l'est de Baltimore, il abrite des expérimentations sur les addictions, les cas graves de dépression ou l'anorexie, mais aussi sur des procédures thérapeutiques sur des patients atteints de la maladie de Lyme ou d'Alzheimer. Un répondeur automatique doté d'une multitude d'options vise à décourager toute personne pensant y avoir trouvé la solution à ses légers problèmes après avoir lu un article comme celui-ci ou regardé l'un des documentaires consacrés à ce sujet sur Netflix – plateforme où le sujet pourrait presque disposer de sa propre sous-catégorie.

L'attention médiatique est forte : dans certaines agences, comme Bloomberg, une personne travaille à temps plein sur ce sujet, et tout le monde cherche à raconter comment les Etats-Unis ont renoué avec le psychédélicisme. « Si nous acceptons toutes les sollicitations de journalistes du monde entier, nous devrions tout simplement cesser toute autre activité », s'excusait en novembre dernier le psychologue Albert Garcia-Romeu, qui étudie les addictions au centre de Baltimore depuis dix ans. « Je crois qu'il y a une grande part de mode dans tout cela, comme quelqu'un qui suit le dernier régime en vogue. C'est ainsi que va le monde dans lequel nous vivons, où notre temps d'attention est très limité. Quand la psilocybine sera autorisée pour un usage médical, elle paraîtra moins sexy et, je l'espère, les choses se calmeront. »

Cette mode combinée à l'espoir que la thérapie psychédélique pourrait représenter la première avancée majeure en psychopharmacologie depuis l'apparition du Prozac, dans les années 1990, ont poussé, d'après les chiffres officiels, 1,4 million d'Américains à consommer pour la première fois ces substances sans contrôle médical en 2022 (soit 27 % de plus qu'en 2018). Pour donner une idée, autant de personnes ont commencé à fumer sur la même période.

Cette même année, la publication de la plus grande étude jamais menée sur la psilocybine (sous l'égide de la société britannique Compass Pathways qui, avec l'américaine Usona Industries, est l'entreprise la mieux placée pour obtenir l'autorisation de la FDA) a orienté l'attention sur les effets indésirables de ces substances, tels que des pensées suicidaires observées parmi les patients ayant pris les doses les plus élevées. Cela est venu alimenter l'argumentaire de ceux qui accusent les défenseurs de la thérapie psychédélique de minimiser les risques afin d'éviter toute embûche

sur le chemin de la légalisation. Un chemin semé d'autres obstacles, tels que la convoitise de l'industrie pharmaceutique et ses subterfuges pour faire breveter des substances et pratiques ancestrales, la menace de banalisation que représente l'impressionnant business du bien-être, le risque que les conclusions prometteuses des études préliminaires soient en partie attribuables à une sélection rigoureuse des patients, ou encore le risque que, en raison de leur prix élevé, ces composés ne finissent par n'aider que les Américains qui peuvent s'offrir une bonne assurance.

Si la vingtaine de scientifiques consultés pour ce reportage sont unanimes sur un point, c'est pour souligner que ces drogues « ne sont pas pour tout le monde », et qu'il est essentiel de les prendre avec l'accompagnement requis. Egalement, qu'une telle attente n'est pas une bonne chose, et que nombre de ceux qui se tourneront vers ces substances convaincus de vivre une expérience transformatrice risquent, au minimum, d'être déçus. Pour le moment, l'agence du médicament a publié en juin un projet de protocole pour les essais médicaux. L'idée est d'harmoniser les critères avant que ces substances puissent être administrées dans des cliniques privées, telles que celles qui sont apparues partout dans le pays ces dernières années afin de proposer des traitements basés sur la kétamine, une substance légale aux Etats-Unis, dont la réputation a été entachée récemment en raison de son implication dans la mort de l'acteur de *Friends* Matthew Perry. Il s'agit de mettre de l'ordre dans un trafic de plus en plus intense, et d'éviter que des thérapeutes pleins de bonnes intentions finissent par faire davantage de mal que de bien à leurs patients. Il est également question de fixer des limites aux contacts physiques pendant les séances afin d'éviter tout risque d'abus sexuels.

## ABONNÉS



Sur notre site :  
– « La relève d'un pionnier de la psilocybine » ;  
– « Le congrès Psychedel Science 2023 à Denver : 12.000 participants, à 900 dollars l'entrée ».



Les cliniciens de Rockville travaillent avec d'autres drogues psychédéliques, comme la MDMA (populairement connue sous le nom d'ecstasy).

© KENZO TRIBOUILLARD/AFP.

## les défis « Nous devons éduquer les masses à une utilisation responsable »

*L'islam ou le christianisme verront-ils ces substances comme une menace envers leur autorité, et préféreront-ils les exclure des temples ou les intégrer à leurs pratiques spirituelles ?*

Michael Pollan  
Essayiste



I.S.S

Psychologue de carrière, Rick Doblin, qui a mené des expérimentations avec le LSD dans les années 1970, a décidé de consacrer sa vie à l'ecstasy, car « c'est le plus gentil des psychédéliques ». « Je ne fais pas dans la science, mais dans la science politique », explique-t-il. « Cette substance peut être d'une grande aide, et c'est la plus facile à vendre en société. Qui peut refuser que l'on aide les gens à surmonter leurs traumatismes ? » Il avance également que lorsque l'administration aura donné son feu vert, il pourra également être prescrit à d'autres fins, en vertu de ce que l'on appelle aux Etats-Unis le « off label » (hors étiquette). C'est ce qui se passe avec les médicaments utilisés pour une indication différente de celle prévue au départ. « La nuance, c'est que les compagnies d'assurances ne couvriront pas ces cas », regrette-t-il.

Et c'est une nuance importante : une dose de MDMA, que l'on peut trouver dans la rue pour une poignée de dollars, coûte jusqu'à 11.000 dollars (10.200 euros) thérapie incluse lorsqu'elle est prescrite au sein d'un système de santé aussi sauvagement capitaliste que le système américain. « Cela ne me plaît pas », souligne Rick Doblin, « mais il faut également tenir compte des millions que nous avons investis pour obtenir l'autorisation de la FDA, pour les-

quels nous avons dû chercher des investisseurs, qui attendent des bénéfices. Malgré tout, ce n'est pas un montant si élevé si on le compare à la dépense que représentent des années de psychothérapie. »

Il en va de même avec la psilocybine, et sa comparaison avec le coût de la chimiothérapie. Une fois encore, ce qui alourdit la facture finale, c'est la main-d'œuvre des séances organisées avant, pendant et après la prise de la substance. Pour offrir un tableau complet de la situation, il convient également de citer les critiques envers la société pharmaceutique Compass Pathways. Rick Doblin soutient : « Ils ont essayé de faire breveter un processus de production, et même le rituel des séances, ce qui aurait obligé tout le monde à les payer pour pouvoir travailler avec la psilocybine. Beaucoup étaient vent debout contre cette initiative. »

### « Les écueils sont nombreux »

L'autre défi est lié à l'échelle. Si ces traitements sont légalisés, il sera plus difficile de contrôler qui les administre et comment, mais aussi qui les reçoit. Il est souvent rappelé que les volontaires sont sélectionnés selon des critères très stricts, ce qui sera plus difficile à mettre en place lorsque la pratique sera autorisée. On se demande également comment réagiront les grandes religions face à des substances utilisées depuis

des siècles comme des sources d'expériences mystiques. Depuis la décision de 2006 de la Cour suprême des Etats-Unis qui a donné raison, en vertu de la liberté de culte, à une secte qui souhaitait importer de l'ayahuasca pour l'utiliser lors de sacrements, les « églises psychédéliques » autorisées à organiser ce type de cérémonies se sont multipliées aux Etats-Unis. Face à un tel phénomène, l'essayiste Michael Pollan se demande : « L'islam ou le christianisme verront-ils ces substances comme une menace envers leur autorité, et préféreront-ils les exclure des temples ou les intégrer à leurs pratiques spirituelles ? » La réponse pourrait figurer dans les conclusions d'une étude sur le point d'être publiée, menée par les universités Johns Hopkins et de New York auprès de responsables religieux ayant reçu d'importantes doses de psilocybine.

Toutes ces interrogations révèlent la volonté de la communauté psychédélique d'éviter que le train ne déraile en voulant aller trop vite. Ce ne sera pas facile, d'après Adam Smith, qui milite

*L'ecstasy peut être d'une grande aide, et c'est la substance la plus facile à vendre en société. Qui peut refuser que l'on aide les gens à surmonter leurs traumatismes ?*

Rick Doblin  
Psychologue



en faveur d'une réforme de la politique de lutte contre les stupéfiants et qui aime reprendre un célèbre slogan des années 1980 : « La guerre contre les drogues est une guerre contre nous-mêmes ». Ce slogan a été créé (lui souligne que c'est le fruit d'un processus de création collectif) pour rappeler que les décennies d'interdiction ont un impact disproportionné sur les minorités. « La légalisation de la marijuana », autorisée dans 38 des 50 Etats pour un usage thérapeutique et dans 24 pour un usage récréatif, « a révélé que les écueils étaient nombreux », avertit-il. « Il faut suivre de très près les premières expérimentations de dépénalisation des champignons en Oregon et dans le Colorado, et apprendre des erreurs. »

Peut-être parce qu'il a déjà assisté à une mort et à une résurrection de la science psychédélique, le psychologue Bill Richards n'est pas inquiet. « Ces substances », rappelle-t-il, « sont utilisées depuis le V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ environ. Elles apparaissent dans la culture, on les supprime, et elles reviennent. Aujourd'hui, elles refont surface, mais l'objectif que nous devons poursuivre est d'éduquer les masses à leur utilisation responsable et ouverte. Si les choses tournent mal ensuite, nous aurons au moins essayé. »

Pour le moment, les Etats-Unis semblent prêts à essayer une seconde fois.